

**Émilie NÉE (2012), *L'insécurité en campagne électorale***

Paris, Honoré Champion

**Carlo Andrea Tassinari**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/communication/6964>

ISBN : 978-2-921383-79-0

ISSN : 1920-7344

**Éditeur**

Université Laval

Ce document vous est offert par Université Toulouse 2 - Jean Jaurès



**Référence électronique**

Carlo Andrea Tassinari, « Émilie NÉE (2012), *L'insécurité en campagne électorale* », *Communication* [En ligne], vol. 34/1 | 2016, mis en ligne le 30 août 2016, consulté le 28 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communication/6964>

---

Ce document a été généré automatiquement le 28 novembre 2019.



Les contenus de la revue *Communication* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Émilie NÉE (2012), L'insécurité en campagne électorale

Paris, Honoré Champion

Carlo Andrea Tassinari

---

## RÉFÉRENCE

Émilie NÉE (2012), *L'insécurité en campagne électorale*, Paris, Honoré Champion

- 1 Il s'agit ici d'une analyse linguistique des emplois du mot *insécurité* pendant la campagne électorale française de 2001-2002, qui a vu s'affronter au second tour des présidentielles le leader du Front national, Jean-Marie Le Pen, et le chef de file de l'Union pour un mouvement populaire, Jacques Chirac. Le corpus, construit pour obtenir une couverture chronologique de l'événement, compte tous les articles contenant au moins une occurrence du mot *insécurité* (969) parus dans le journal *Le Monde* du 1<sup>er</sup> juillet 2001 au 31 juillet 2002.
- 2 L'ouvrage, qui ne prétend pas à la synthèse théorique, exploite des outils provenant à la fois de la lexicométrie, de l'analyse du discours et de l'argumentation. Cette cohabitation ne porte point préjudice à la clarté de l'exposé, dont la compréhension est facilitée par un glossaire. Son objectif est de montrer l'*effet d'homogénéisation* que le discours sécuritaire a imposé au débat électoral après avoir organisé ses données par la méthode lexicométrique.
- 3 Dans l'introduction, Émilie Née affirme vouloir prendre « le discours au(x) mot(s) » (p. 17) : le discours est une « masse de mots » dont la lexicométrie peut quantifier la distribution statistique (ici, à l'aide du logiciel Lexico 3). L'auteure peut commenter ainsi la fluctuation du mot *insécurité*, qui enregistre une hausse de fréquence pendant la campagne, et une chute juste après. Ensuite, elle montre que la fréquence du mot n'augmente pas avec les cooccurrences *attentats*, *terrorisme*, *terroriste*. En revanche, la fréquence évolue de manière solidaire avec les mots *délinquance*, *chômage* et *immigration*.

La fréquence s'intensifie, en outre, dans les rubriques France et Horizons, alors qu'elle n'est pas particulièrement employée dans la rubrique International. D'après l'auteure, « l'ensemble de ces visualisations montre que le mot insécurité est essentiellement employé dans des textes traitant de l'actualité nationale » (p. 40).

- 4 Quoique plausible, cette conclusion ne peut se soutenir d'un simple constat statistique (Jenny, 1999). Elle demande à être vérifiée par une analyse linguistique plus poussée, d'ailleurs entreprise dans les chapitres suivants. Toutefois, par elle-même, cette remarque risque de devenir une déduction cavalière de la présence de certains thèmes à partir de la présence de certaines formes graphiques. Le risque se concrétise lorsque Née commente la présence du terme *insécurité* dans des rubriques inattendues : « [...] la plupart des rubriques du quotidien sont concernées par l'emploi du mot insécurité — jusqu'aux rubriques Sport ou Carnet disparition » (p. 37). Elle en conclut alors que « [l']on ne pouvait s'empêcher de parler plus qu'en terme d'insécurité » (p. 40). Il semble que les capacités de traitement de données de la machine sont ici confondues avec des principes épistémologiques : on traite les mots comme les supports autonomes du sens. Cette ambiguïté est renforcée par l'emploi de l'expression « parler en terme de ». Il ne suffit pas d'employer des mots pour « parler » : il faut encore qu'ils soient employés pertinemment dans un co(n)texte donné. Toutefois, le sens n'est pas dans les mots, mais du moins dans les textes, voire dans les pratiques culturelles qui les accueillent (Eco, 1979 ; Rastier, 1995). À la diffusion d'un terme ne correspond pas forcément la diffusion d'un thème.
- 5 Toutefois, l'étude montre plus loin tout son intérêt par des analyses ponctuelles de la déproblématisation de l'insécurité, de la polarisation du débat électoral sur ce thème et de son emploi idéologique de la part des acteurs en jeu (y compris par *Le Monde* !).
- 6 Par exemple, une fois isolée la phraséologie de la « lutte contre l'insécurité » (p. 56-57), on montre que le vague du discours est directement lié aux procédés d'actorialisation. En effet, on parle souvent de la lutte contre l'insécurité, mais on ne nomme presque jamais l'acteur-sujet de cette lutte. En revanche, on explicite facilement la place des victimes : la sécurité des citoyens est en danger et la gauche au gouvernement n'y peut rien (mais la droite, cela va sans dire, est prête à rectifier le tir). Ce schéma polémique explique bien pourquoi le thème a servi de cadrage narratif pour l'affrontement électoral.
- 7 Celui qui en comprend immédiatement la valeur stratégique est Chirac, qui lance en premier le thème, et propose de l'interpréter par la délinquance. *Le Monde* accepte immédiatement cette association et commence à utiliser le mot *insécurité* pour titrer des articles sur la délinquance et vice-versa. « En France, l'actualité suppose la rubrique "Délinquance" qui intervient comme une politisation du fait-divers » (p. 102). En effet, le thème de la délinquance permet de faire émerger un lien entre l'insécurité et sa cause :
 

La substitution d'insécurité à délinquance a un bénéfice politique évident : le terme délinquance ouvre sur un discours qui thématise sur les agresseurs (A1 est délinquant, A1 agresse, etc.), tandis que le terme insécurité peut faire pencher le discours du côté des victimes (A1 est en danger, A1 a peur, etc.) (p. 110).
- 8 Une fois accepté ce terrain de jeu, les acteurs politiques ne peuvent que se différencier les uns des autres selon le portrait qu'ils feront de l'antihéros (Greimas, 1966). « Les délinquants » seront alors, tour à tour, « la racaille » (Sarkozy), « les jeunes beurs » (Le Pen) et « les jeunes délinquants » (Chirac), en oubliant vite les grands crimes financiers (Delanoë) — véritable chiffre en hausse — et « le manque de services publics » (Besancenot).

- 9 Or, les difficultés de sortir de ce cadrage ne sont pas seulement d'ordre narratif. Elles relèvent aussi de l'épaisseur dialogique du discours séminal de Chirac. Lors de la pré-campagne, il s'approprie en peu de mots un déjà dit qui remonte jusqu'aux lumières. À la forte négativité de la première partie du discours, Chirac oppose « la sécurité comme valeur commune » par la formule « la sécurité est la première des libertés ». L'analyse de Née y voit pertinemment les références à Emmanuel Sieyès, à Montesquieu, à l'article 2 de la Déclaration des droits de l'homme du 26 août 1789. C'est ainsi que Chirac tire sa légitimité indiscutable d'un discours que, par ailleurs, il détourne complètement :
- [...] les révolutionnaires promouvaient la sécurité comme valeur d'un régime neuf rompant avec le pouvoir monarchique, alors synonyme d'arbitraire et de gouvernance belliqueuse. La sécurité servait ainsi à nommer un droit des citoyens garanti par un pouvoir collectif. La sécurité devait être garantie par la liberté mais en aucun moment les deux valeurs ne se confondaient (p. 139).
- 10 S'il est vrai, donc, que le mot *insécurité* est associé à un « sens vague », comme on dit, ce n'est pas en vertu d'un manque de détermination sémantique. Au contraire, le mot relève d'un trop-plein du discours (Paolucci, 2010) : un héritage culturel par lequel Chirac encombre le débat, en brouillant son mécanisme. À travers les dévoiements opérés, les politiques non seulement ne seront plus capables de mettre cet héritage en perspective, mais ils le vivront comme une entrave pour la proposition de sujets autres.

---

## BIBLIOGRAPHIE

ECO, Umberto (1979), *Lector in fabula. La cooperazione interpretativa nei testi narrativi*, Milan, Bompiani.

GREIMAS, Algirdas-Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.

JENNY, Jacques (1999), « Pour engager un débat avec Max Reinert, à propos des fondements théoriques et des présupposés des logiciels d'analyse textuelle », *Langage et société*, 90 : 73-85.

PAOLUCCI, Claudio (2010), *Strutturalismo e interpretazione*, Milan, Bompiani.

RASTIER, François (1995), « Le terme : entre ontologie et linguistique », *La Banque des mots*, 7, p. 35-65.

## AUTEURS

### CARLO ANDREA TASSINARI

Carlo Andrea Tassinari est doctorant en sémiotique, membre du Laboratoire d'Études de Recherches Appliquées en Sciences Sociales (LERASS) et de l'équipe Médiations Sémiotiques/CAMS, Université Toulouse – Jean Jaurès. Courriel : ca.tassinari@gmail.com